

XYZ. La revue de la nouvelle

Bob et Bobette

Véronique Clusiau



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clusiau, V. (2011). Bob et Bobette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 9–11.

Bob et Bobette

Véronique Clusiau

JUIN 1984. L'horloge indique minuit. Bob et Bobette, comme tous les samedis soirs depuis quinze ans, chantent des airs western à un public à demi attentif. La salle est pleine à craquer. Les dizaines de clients de l'hôtel Central baignent dans un mélange de vapeurs d'alcool, de sueur et de cigarette. Les néons à l'extérieur affichent « Air climatisé », mais l'homme à tout faire du village tente toujours de le réparer. Les paupières se font lourdes. Les mains cherchent une jambe, un cou, une autre main à caresser. Quelques couples s'enlacent sur la piste de danse. La serveuse a mal aux pieds.

Eh oui ! Quinze ans déjà. Quinze ans que Bob est allé chercher Bobette dans un bar miteux du fond de la Beauce pour lui proposer de faire un duo. Le duo qui révolutionnerait la chanson western au Québec. À l'époque, Bobette n'avait que vingt-trois ans. Elle était jeune, belle, et arborait fièrement une poitrine à faire tourner toutes les têtes. En la voyant chanter au bar Le Cha-cha-cha il y a quinze ans, Bob a tout de suite su qu'avec elle, il irait loin. Déjà à cette époque, Bobette avait le sens de la scène, elle captivait littéralement son public. Les hommes regardaient avec appétit ses seins qui semblaient leur dire oui, les femmes étudiaient la façon qu'elle avait de se déhancher, et tous écoutaient religieusement sa voix. Et quelle voix ! Bob savait que cette voix, jumelée avec ses doigts qui savaient si bien faire vibrer les cordes de sa Gibson, séduirait le public, puis les propriétaires de salles.

Ce soir à l'hôtel Central, un homme boit seul, accoudé au bar, un autre en est à son troisième pichet, la Monique à Michel cherche avec qui elle va passer la nuit, et les Expos perdent en dixième manche. La serveuse a toujours mal aux pieds.

Bobette a vite craqué pour Bob. Il écrivait de si belles chansons d'amour. Il savait parler aux femmes. Cet homme aux cheveux noirs, aux yeux noirs et à la fine moustache 9

lui avait tout de suite fait penser à Clark Gable. Clark Gable, le fantôme de toutes ses nuits d'adolescente. Elle avait craqué et l'avait suivi. D'abord sur les routes du Québec et ensuite dans son lit. Deux ans plus tard ils se mariaient à Las Vegas. Ils firent le voyage du retour non pas à dos de cheval, mais en Harley-Davidson, et s'arrêtèrent, en passant, aux éblouissantes chutes Niagara. Bobette était heureuse. Elle avait son Bob. Sa musique. Et ses chansons d'amour. Elle a chanté *Un amour qui ne veut pas mourir* sur toutes les routes du Québec ; et ce soir encore, elle le chante, en duo avec son Bob.

La scène est minuscule. Derrière eux est épinglée une affiche vieille d'au moins dix ans où l'on peut lire : « Bob, Bobette et les frères Letendre ». Les frères Letendre ne sont plus. Le western n'étant plus ce qu'il était, les amateurs se font rares, tout comme les contrats, et Bob et Bobette ont dû prendre la dure décision, il y a deux ans, de couper la batterie et la basse. Ils ne sont plus que deux. Plus qu'eux deux, Bob et Bobette. Le couple légendaire. Celui qui a failli révolutionner la chanson western au Québec.

Ce soir à l'hôtel Central, Roland le garagiste se risque à toucher le cul de la petite Lucie, une fille plaquée or sort des toilettes en se frottant le nez, et Youppi exécute quelques pas de danse au milieu du terrain. La serveuse n'endure plus ses pieds.

Bobette, elle, chante. Pour son public, mais aussi pour son Bob. Son Bob, son amour, son cow-boy. Oui, Bobette a un amour qui ne veut pas mourir. Elle le regarde dans les yeux, de ses yeux verts embués. Bob et Bobette se regardent et, comme dans toutes les chorégraphies en duo, se retournent ensuite vers la salle pour terminer le refrain ensemble. Joue contre joue.

Dans un coin de la salle, Andres « The Big Cat » Galarraga vient de frapper un circuit ; dans l'autre la machine à poker sonne, et juste à côté une femme, grande, aux cheveux noirs, boit à la paille un Bloody Ceasar en regardant fixement la

Bobette regarde la femme tout en chantant. Elle a du métier. Aucun tremblement dans la voix. Bobette a un amour qui ne veut pas mourir.

Elle est toujours aussi belle quinze ans plus tard. La blondeur de ses cheveux est un peu plus simulée, la couche de maquillage épaissit d'année en année, ses hanches ont gagné en rondeur, mais le charme est toujours là, elle brille sur scène. On dirait une étoile. Comme celle épinglée sur son costume bleu. Juste à la place du cœur. Bobette a un costume bleu poudre de shérif, ornementé de fines paillettes argentées. Une jupette, un chapeau et une étoile à la place du cœur. Et des bottes de cow-boy aussi, et une ceinture à la taille, et, dans un étui accroché à la ceinture, un revolver. Ce soir, le barillet n'est pas vide. Ce soir, Bobette a un amour qui ne veut pas mourir.

C'est son Bob. Elle le regarde dans les yeux, puis se retourne vers la salle. « À la vie, à la mort, mon Bob. À Vegas il y a quinze ans, en Abitibi aujourd'hui à minuit... J'ai un amour qui ne veut pas mourir. »

Ce soir, quelque part en Abitibi, l'horloge de l'hôtel Central indique minuit trois minutes. Une femme termine une chanson western, dégaine un revolver et tire en plein front une autre femme terminant un Bloody Ceasar, assise juste à droite de la machine à poker.

Soudain, la serveuse n'a plus mal aux pieds.